

Le vieux chemin

Il se glisse sous les arbres, couvert de mousse et de feuilles. Il disparaît presque. Sur lui, dans les bords, non encore en son milieu, il y faut le temps, ont poussé quelques arbres. Il réapparaît soudain, sa trace maintenant plus visible. Il va à plat, il descend, il tourne. Le chemin est vert des mousses, brun des feuilles. Et puis soudain, est-ce possible, le voilà coupé d'un mur de pierre. Et celui-ci paraît plus vieux encore que le chemin lui-même. Et plus encore que celui-ci, il est mangé par la mousse, démonté par places. Il y a donc si longtemps qu'on l'a fait ? Il y a plus longtemps encore que l'on a façonné le chemin. Et celui-ci, pourquoi ne pas l'avoir gardé tel, romantique sous les arbres ? Un chemin pour rêver. Aux vieux temps plus qu'aux temps d'aujourd'hui où la poésie semble morte. Je vois dans le ciel courir la trace d'argent de dix avions pour le moins, dans le bleu du ciel à peine assombri parce que déjà le soir descend. C'est plus haut que les plus hauts arbres. C'est au-delà de beaucoup d'espace et cela ne me regarderait pas s'il n'y avait pas cette trace plus blanche qu'argentée, si je n'entendais pas ce bruit sourd et lointain qu'ils font. Et je trouve parfois ce bruit si fort, quand l'un passe droit au-dessus de nous, que j'en suis gêné. Ainsi plus jamais nous ne goûterons au silence, le recueillement total dès lors ne sera plus possible.

Etrangeté de ce mur placé au travers du chemin, étant là pour séparer désormais ce vieux pâturage en deux. Car il y a dès lors le haut, et il y a le bas. Tandis qu'autrefois c'était tout un, vaste espace qu'unissait précisément le chemin. Quelle idée incongrue, presque imbécile. Mais les hommes, pour beaucoup, ne réfléchissent pas, mieux encore, ils sont aveugles et la présence d'un vieux chemin ne les interroge pas. Mais je le dis, les constructeurs du mur n'y sont pour rien. Ils n'ont fait qu'obéir sans avoir le moindre choix d'un parcours à ces autres qui décidaient et voulaient d'une nouvelle trace pour monter qui suivrait une pente régulière et non plus pour aller à sa guise, épousant de façon intime ou presque les accidents du terrain. O monte, on se repose sur un plat, on tourne, et puis l'on revient dans une même direction pour monter encore. Jusqu'à ce qu'on soit arrivé. Et l'on avait de telle manière connu des pentes très raides, mais par contre d'autres si douces, si douces qu'on ne les sentait qu'à peine.

Des mousses aujourd'hui caressent le vieux chemin. Et le pas s'enfonce dans les mousses, silencieux, léger. Un pas aérien. Le soir descend sur la forêt. Je ne m'imagine pas des passés plus dorés qu'ils ne le furent. Ainsi je vois ici des attelages et des chevaux. La fatigue de ceux-ci, qu'en fait-on ? Et quand ils en ont marre et marre, mais ils ne savent pas le dire, comprend-on ? Jamais. On dit hue, allez, avance, charogne de bête. Le cheval est là pour servir. A chaque jour il vous doit sa peine. De lassitude point. De faiblesse moins encore. Ce n'est pas un animal, c'est une machine. Il faiblit, on le tue. Et on le proclame haut et fort : il n'a pas d'âme. Mais voilà, après l'avoir dit, aussitôt l'on meurt. Alors l'âme

de l'homme et celle du cheval, car il en a une, s'envolent ensemble. Elles vont là-haut où il n'y a pas de traces blanches dans le ciel. Le ciel est immense, plein de lumière et de silence, un ciel pur, inviolé. Ce n'est que d'aujourd'hui qu'ils y sont montés pour le salir, droit au-dessus des arbres et des mousses et du vieux chemin, le tout silencieux parce que c'est le soir.

Serait-il définitivement oublié, le vieux chemin, alors même que sa trace vieille de quatre cents ans, ne disparaît pas ?

Par lui on allait aux alpages. On montait vers le soleil après que l'on ait connu l'ombre de sous les arbres. Encore qu'il faille admettre qu'il y en avait moins à l'époque, surtout à ce niveau, et que la forêt qu'on exploitait au-delà du raisonnable était forcément moins épaisse. C'est qu'on avait tant besoin de bois. On se chauffait, on construisait. On voulait du bois de fente ou bois d'industrie. D'autres jeunes plantes, sans nœuds, elles servaient pour des tuyaux de fontaine. Le branchu, on l'utilisait pour des séparations de pâturage avant qu'il n'y ait des murs. Du bois dont on faisait du charbon. On cuisait la pierre pour en produire de la chaux. On créait des emperchoirs et des clédars. On élevait des couverts sous lesquels on creusait des citernes. On creusait aussi des puits au fond des dépressions humides, et pour que l'eau y tienne, on dressait des entourages de bois et l'on mettait le fond. C'est en bois que l'on refaisait les toits, que l'on retapait les façades. Certes une civilisation aussi de la pierre, mais surtout du bois. Il fallait cent plantes pour les grosses maisons, sans compter les chêneaux. Et du bois, on en descendait encore en plaine, pour ces Messieurs de Berne. Il y avait les incendies où tout était à refaire. Les églises exigeaient d'être chauffées ainsi que les cures, une vraie entreprise. Rajoutez l'entretien des ponts. Et le pain à cuire dans les fours de village. Et les sabots, et les tables. Et les bois de lit !

Quel beau chemin que ce chemin. Plus beau encore parce qu'oublié et que désormais je suis le seul à le connaître et à en savoir sa longue histoire. On le voit aussi aller sur des cartes anciennes. Il y a là bifurcation. A chacun son chalet. Ou presque. Vaste transhumance de belle saison. On a deux chez-soi, l'un au village, l'autre ici, plus près du ciel. La peine est grande qui accompagne les hommes. Et quand on regarde leurs mains ouvertes, ce que l'on voit en premier, plus que les lignes de vie, c'est la corne jaune qu'elles ont. Leur labeur à eux tous, la marque des outils que l'on tient, la preuve de leur appartenance à un monde de besogneux où l'on n'est jamais sans travailler d'une journée.

Ce serait plus tard dans la journée qu'ici l'on s'enfoncerait dans la nuit pour ne plus rien voir du chemin. Nulle trace désormais de ces trois lignes claires qui étaient celles des roues à l'extérieur, et celle du pas des chevaux au centre. Mais il n'est pas l'heure encore, il y a juste cet affaiblissement doux des couleurs. Et après la forêt le chemin retrouve les pâturages dégagés. Il se civilise. Et ce bout-là, peut-être qu'on le sert encore, ne serait-ce que pour sortir du bois, soudain il retrouve l'autre chemin, le goudronné depuis vingt ans, celui que l'on dira sans âme et sur lequel le charme et la magie n'opèrent plus. Un chemin qui ne vous

parle plus non plus. Un chemin, tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Un chemin dont il ne vaudrait même pas la peine de parler !